

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 14

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185186>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 28.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

propos des attitudes de ville assiégée, sont deux manières d'être également blâmables et qui vaudront souvent des mésaventures ennuyeuses et ridicules.

Des manières simples, un air réservé, une tenue parfaite, voilà qui place à son rang et fait toujours respecter une femme du monde, aussi bien quand elle est jeune et jolie que quand elle ne l'est plus.

A l'approche des fêtes de Pâques, on lira sans doute avec intérêt les lignes suivantes, que nous trouvons dans une page détachée d'un livre dont nous ignorons le titre :

Il était d'usage chez les Juifs qu'à la fin du repas, le père de famille fit passer à la ronde une coupe qui s'appelait la coupe de bénédiction, ce qui était la manière de rendre grâce à Dieu de ses bienfaits; après quoi on chantait le cantique usuel avant de se séparer. C'est surtout à la fête de Pâques qu'on agissait ainsi. Cette fête, comme on sait, était célébrée en souvenir annuel de la sortie d'Egypte; elle était en même temps la fête du printemps, de la résurrection de la nature enchaînée.

La dernière fois que Jésus célébra la Pâques avec ses disciples, il observa la vieille coutume israélite; seulement il y attacha un sens nouveau. Prévoyant que ses jours étaient comptés, qu'il n'échapperait pas à la haine croissante de ses ennemis, qu'il lui faudrait bientôt mourir et que les siens ne tarderaient pas à se disperser, une profonde émotion s'empara de lui. Lorsqu'il fallut, en qualité de chef du festin, de père de famille, accomplir l'acte habituel de l'action de grâce, il prit un morceau de pain, le rompit, le distribua aux convives; ce pain brisé lui représenta vivement la mort qui l'attendait, le coup qui allait briser son œuvre, disperser les siens, rompre à la fois la vie du Maître et le corps spirituel de l'union des premiers disciples, à laquelle il avait si laborieusement travaillé. Le lendemain peut-être, il allait se voir livré en proie aux politiques et aux fanatiques qui le déchireraient. « Prenez, dit-il; ceci est mon corps. » C'est-à-dire, ainsi mon corps sera déchiré, brisé, ainsi mon œuvre sera rompue. Pensez-y; ne l'oubliez jamais; travaillez à réunir ce qui sera dispersé, à continuer ce qui est commencé.

Puis, il prit la coupe d'actions de grâce, selon l'usage juif, et la fit passer de main en main : « Buvez-en tous, dit-il, ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance. » La même idée le poursuivit. Il voit sa mort présente. Ce vin rappelle à son esprit attristé l'image du sang, du dernier supplice. Il veut en même temps rattacher à cet usage national le souvenir de sa propre personne. Il ne veut pas que ses disciples l'oublient. Il faut qu'un acte fréquent, simple, leur remette en mémoire la figure du Maître bien-aimé. Aussi ajoute-t-il : « Toutes les fois que vous boirez du vin, faites-le en mémoire de moi. » C'est-à-dire : toutes les fois que vous vous réunirez dans un banquet fraternel, faites passer la coupe à la ronde en souvenir de celui qui vous a groupés, qui vous a instruits, qui a voulu fonder avec vous et par vous le royaume des cieux, et qui par sa mort, au prix de son sang, a institué dans le monde une nouvelle alliance, celle de l'amour qui doit unir les hommes entre eux et les hommes à Dieu.

Ainsi, la vraie pensée de Jésus était que ses disciples ne pussent pas se mettre à table, rompre le pain, verser le vin sans évoquer aussitôt son souvenir — douce et encourageante vision s'ils persévéraient dans son œuvre, — spectre de remords s'ils devenaient infidèles.

Voilà une institution sage, religieuse, vraiment humaine, digne de cet ami des petits et des humbles. Voilà une instruction permanente, un souvenir vivant, une allégorie parlante, une prédication pleine d'éloquence et de simplicité. Une telle idée se comprend, se saisit, est à la portée de tous. Quoique mort, il devait parler encore aux siens, et

être rappelé à leur souvenir par chaque repas pris en commun. Chaque fois qu'ils apaiseraient leur faim, leur soif, ils devaient être ramenés à la pensée de celui qui avait cherché à provoquer et à satisfaire dans les âmes la faim et la soif de la justice, de la vérité. Il établissait ainsi avec eux une communion perpétuelle, restait à toujours présent au milieu d'eux.

Lettre sans i.

Un de nos abonnés de Genève nous communique la lettre suivante, dans laquelle la lettre *i* n'entre pas une seule fois :

« Comment vous portez-vous, ma belle Flore? Je veux vous gronder un peu; c'est le rôle d'un amant désœuvré, auquel on pardonne de murmurer par excès d'amour. Vous me mandez des nouvelles étrangères à mon cœur, et vous passez sur les événements que vous savez m'être les plus chers. Vos enfants, vos nerfs, vos langueurs, votre chute et le rhume n'ont pas trouvé place dans le compte que vous me rendez de votre état et de vos passe-temps. Vous me supposez sans doute un prophète dont les vues s'étendent à tout, même à la santé d'une malade absente. Pour vous donner une leçon, apprenez que mon état fâcheux est débarrassé des entraves de l'art d'Esculape et de ses suppôts.

L'école de Salerne a perdu son procès contre ma frêle substance. Un repos favorable, sans le secours de la manne et du séné, m'a rendu mes forces, mon courage et mon goût pour toutes les choses bonnes et agréables.

La table, les cartes et les promenades sont l'amusement de ce beau canton, où la nature s'est plu à orner la terre de ses dons. Nous sommes sept hommes avec quatre dames; c'est assez pour s'amuser. Nous nous couchons de bonne heure et nous levons de même, pour devancer l'aurore.

Le temps est beau et doux, cependant plus chaud que de coutume en septembre. Convenez qu'en automne la campagne offre un charmant spectacle. La nature, regardée de près, présente à chaque moment des tableaux propres à étonner et à pénétrer l'âme envers l'auteur de tant de chefs-d'œuvres. Les montagnes, les vallons couronnés de verdure sont un ornement dont on ne se lasse pas; et les trésors dont nous sommes comblés annuellement nous prouvent que le hasard n'a pas enfanté l'assemblage superbe et pompeux dont notre vue est frappée.

Heureux les campagnards! Horace l'a pensé; un bon laboureur peut être un homme heureux.

Cependant mon âme avoue, en pensant à vous, que de tous les tableaux répandus sur la terre, une femme honnête est le plus charmant, surtout quand elle a, comme vous, les grâces naturelles et les charmes d'un caractère heureux. Sans cesse, vous occupez ma pensée. Après un quart d'heure de lecture, après quelques propos d'usage ou de morale, ma tête retourne sans cesse à vous avec empressement; votre santé, votre tendresse sont les termes où tendent tous mes vœux.

Mandez souvent comment vous passez le temps. Les nouvelles du monde et de la cour m'affectent